

HISTOIRE

Une histoire contre-révolutionnaire de la Révolution russe

Michel Lequenne *

LE MYTHE DE LA CONTINUITÉ COMMUNISME-STALINISME est indispensable à l'idéologie bourgeoise, et surtout à la contemporaine dans notre situation de crise agonique du système capitaliste. En effet, un tel mythe permet de fermer les esprits les plus intéressés à en être délivrés, en cela qu'il ferme la voie de la seule alternative non utopiste au système d'oppression maintenant généralisée. Le dogme que le communisme ne peut conduire qu'aux monstruosité d'un des pires totalitarismes a réussi tout au long de la Guerre froide à désarmer le monde du travail. Et il subsiste, non seulement, par le poids de l'idéologie dominante, qui jouit d'un quasi monopole de tous les médias (la télévision surtout qui martèle ledit mythe par ses émissions d'histoire « officielle »), mais parce qu'il a le soutien implicite de tous les post-staliniens et des organisations ex-staliniennes, désespérément accrochés à sauver leur passé et à excuser les illusions qui les ont faits complices de tant d'erreurs, voire, à titre posthume, de crimes.

Cependant, depuis l'implosion de l'URSS, et le glissement, sans contre-révolution, de tous les systèmes staliniens au capitalisme (plus ou moins contrôlé encore par les hommes installés dans les structure des États défunts) et grâce à un certain nombre d'historiens, marxistes ou non, redécouvrant les écrits de Trotski, de Deutscher, de Moshe Lévine, de Pierre Broué, suivis de plus jeunes, la rupture et la contradiction entre communisme et stalinisme commencent à être comprises, d'où la nécessité pour l'idéologie dominante de trouver les moyens d'une contre-attaque.

Pour l'opérer, elle n'avait pu trouver mieux que les transfuges du stalinisme, prêts à payer leur entrée dans le douillet giron bourgeois en lui apportant leur savoir de manipulation de l'histoire et leur capacité de mauvaise foi cynique. On a trouvé ainsi, au sommet du révisionnisme, Stéphane Courtois, l'additionneur de cadavres, sécularisant le « Dieu reconnaîtra les siens ».

Mais c'était peut-être un peu gros pour tenir le coup contre la critique démystificatrice, même minorisée en diffusion. Et voici apparaître un monument beaucoup plus astucieux : le Marc Ferro, 1917 - *Les hommes de la révolution*, qui souligne dès la couverture qu'il s'agit de « témoignages et documents : Lénine, Nico-

* Michel Lequenne est membre du comité de rédaction de la revue *ContreTemps*.

HISTOIRE

las II, Kroupskaïa, John Reed, Soukhanov, Kérenski, Denikine, Humbert Droz, Victor Serge... » (ajoutons : plusieurs rats laveurs).

Et cela n'est pas l'œuvre de n'importe qui ! L'auteur est M. Marc Ferro, cumulateur de titres : directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, fondateur de la Maison des sciences de l'homme, docteur *honoris causa* es universités de Moscou, de Santiago du Chili, de Bordeaux, Légion d'Honneur, Ordre national du mérite, Palmes académiques, chevalier des Arts et lettres, couvert de prix, et c'est lui qui nous a donné sur Arte le type d'émissions évoquées ci-dessus.

Ne voilà-t-il pas l'homme qu'il fallait pour nous offrir le dernier mot de l'histoire qui nous manquait, solidement étayé, scientifiquement neutre ? Car M. Ferro est de gauche, celle de Ségolène Royal, point équidistant entre sa jeunesse, délicatement voilée, d'au moins sympathisant du PCF du temps du maréchal Staline, puis jeune historien intronisé dans les Annales par Fernand Braudel... et son titre de membre de l'honorable club de droite Saint-Simon, où les grands seigneurs du CAC40 et leurs valets de plume cherchaient les voies d'un bon libéralisme (jusqu'à 1999, sans doute effet d'une certaine crise), et dont il a reçu le prix du même nom pour son œuvre d'historien.

Il faut avouer que d'un tel auteur, dont l'œuvre a suivi d'ailleurs fidèlement la courbe idéologique, on ne pouvait qu'attendre un chef-d'œuvre. Et c'en est un... mais un chef-d'œuvre de mythification !

Le titre d'abord ne couvre pas toute la marchandise. Au-delà des 200 pages sur « *Aux origines* » (sous-entendu de la Révolution), les plus de 800 pages suivantes sont ainsi réparties : plus de 300 pages vont de février 1917 et de la « *révolution démocratique* » (sic) jusqu'à Octobre où la première aurait pris fin, et que commencent les 400 pages titrées « *Coup d'État ou révolution ?* » (la réponse « évidente » à la question sera confirmée par le lecteur). Et cet événement peu douteux s'étend jusqu'au commencement de 1921 avec l'insurrection de Cronstadt, selon son histoire officielle. Les dernières 100 pages d'« annexes » comportent cinq documents, respectivement de Martov, Trotski, Chliapnikov, Wrangel et Victor Serge, dont on peut avec raison se demander ce qui justifie leur assemblage, sinon la conclusion de Marc Ferro lui-même, à savoir que ce qui a différencié la terreur, sous Lénine et Staline, n'a été qu'une question de degrés. CQFD.

Le plus original de cette construction est la méthode de démonstration de la thèse préétablie, fournie par les titres des parties, à savoir un rassemblement de « documents » qui forment plus des 90 % du volume. Certes, aucune histoire digne de ce nom ne peut se faire sans l'appui de documents. Mais, inversement, aucun document ne vaut sans que soient établis la valeur de sa source, le rapport temporel, politique, direct ou indirect de son auteur à l'événement témoigné, qui lui même doit être situé dans la totalité de l'histoire traitée.

Sans un tel appareil, qui est histoire authentique, on n'a qu'un puzzle dont il manque ici une quantité de morceaux, et qui fournit un panorama immobile, alors que l'histoire, par définition, est mouvement, et tout particulièrement

l'histoire des révolutions, mouvements en soi, et celui de la Révolution russe, la plus mouvementée de toutes les révolutions..

Or le « travail » de M. Marc Ferro s'est réduit à un choix, il est vrai judicieusement orienté et acritique pour illustrer sa thèse implicite. De ce fait, il faudrait un ouvrage double du sien pour démonter toutes ses astuces d'assemblages, et doubler ses citations par celles qui permettraient de comprendre leur valeur relative. Dans l'impossibilité d'ouvrir un tel chantier, nous nous contenterons de quelques exemples des plus significatifs pris en chacune des trois parties.

1/ Dans « *Aux origines* », le débat, essentiel, sur la conception du parti révolutionnaire qui opposa Rosa Luxemburg et Lénine (et Trotski) en 1904, réduit à deux textes, donne le dernier mot à Rosa, taxant Lénine de « jacobinisme ». Mais qu'en pensa-t-elle dans le cours de la révolution de 1917 à 1918 où elle fut assassinée par les soins d'un gouvernement social-démocrate ? Dans la fin du volume, on trouve une lettre qu'elle écrivit depuis sa prison, alors qu'elle ne savait pas encore grand chose de la révolution en cours, mais où M. Ferro voit l'identité de ses vues avec celles de Kautsky (que, libre, elle allait jeter aux chiens), précédé d'un texte du jeune Gramsci de juillet 1917, qui lui ne comprend pas encore que ce n'est pas dans le *Capital* que l'on peut trouver la conception marxiste qui dicte la politique de Lénine, mais dont M. Ferro a « oublié » dans son livre qu'il allait devenir bolchevik, membre éminent de la III^e Internationale, et aussi que Rosa termina ses jours en saluant la révolution d'Octobre du mot de Hutten : « *J'ai osé* », et prophétisant : « *L'avenir appartient partout au bolchevisme.* »

2/ La période que M. Ferro appelle « *la Révolution démocratique* » est celle qui va de la révolution de Février, qui renverse la monarchie, jusqu'à la veille de la révolution d'Octobre. C'est celle d'une lutte constante entre le peuple, qui va rapidement s'organiser dans ses soviets, et les gouvernements successifs, issus de la Douma d'Empire (le parlement croupion du tsarisme), bientôt combinés avec un Comité exécutif du Soviet des députés ouvriers, formé du sommet, sans ouvriers, par les leaders des vieux partis socialistes partisans d'un gouvernement bourgeois et de la guerre des impérialismes. Cela ira de celui présidé par le chef d'escadron de la Garde, Rozienco, puis par Milioukov, leader du Parti « cadet » (droite légale sous le tsar) avec le prince Lvov comme Premier ministre, à celui présidé par le « travailliste » Kérénski, qui ne sera pas gêné de laisser le commandement des armées au général Alexéef – qui l'était déjà sous le tsar, et qui « *se disposait le 5 mars à faire fusiller les bandes de propagandistes* » (Trotski) –, puis fera toute confiance à Kornilov !

En face de cette fausse démocratie, que voulait le peuple (demos) révolutionnaire ? Les ouvriers exténués, la journée de 8 heures ; les soldats de l'armée russe vaincue, maltraités par les officiers tsaristes, la paix immédiate ; les paysans, la terre. Il n'était pas question de rien céder de tout cela pour les

HISTOIRE

démocrates de M. Ferro, qui au nom de la paix allaient lancer l'armée exténuée dans une offensive désastreuse.

D'avril à juillet, ce n'est que sous la pression des masses que les éléments de droite de ce gouvernement provisoire cèdent la place aux « socialistes » pour continuer la même politique de duperie verbale accompagnée de répression. Le seul texte d'analyse de la situation donné par M. Ferro, perdu dans la masse de ceux qui ne signifient pas grand-chose, est celui de Trotski sur les journées de juillet, montrant le point de rupture qui manifeste, en ce mois, l'élévation de la conscience populaire.

Toute illusion sur le caractère démocratique du gouvernement provisoire était désormais dissipée. M. Ferro est bien obligé d'écrire : « *Au lendemain des journées de juillet, une petite [sic] terreur s'installe qui vise les bolcheviks, les anarchistes et ceux qui leur sont solidaires* », soit toute la gauche des soviets. Suit l'appel du général Kornilov, daté du 25 août, pour sauver la patrie en danger et « *grâce à ma victoire sur l'ennemi, je pourrai apporter au peuple cette assemblée constituante où il décidera de son propre destin et choisira sa propre forme de gouvernement.* » Le peuple lui répondit en faisant échouer son putsch, en se portant en masse contre ses troupes et en sabotant son avancée. Mais pour M. Ferro, c'est Kérenski, par un *prikaze*, qui fut l'artisan de son échec ! Échec qui fut aussi celui de son gouvernement, lequel allait survivre au long des trois mois suivants, sous la menace de la droite et de l'armée, tandis que les soviets se radicalisaient, et qu'à Petrograd se constituait le Comité militaire révolutionnaire du Soviet.

Comme M. Ferro a plus d'un tour dans son sac, sa « *révolution démocratique* » insistait en douce sur le complément du gouvernement provisoire par son opposition : le mouvement spontané des masses que les bolcheviks ne dirigeaient pas encore (ce qu'ils ne prétendaient pas et, pour cette raison, tentèrent de freiner un mouvement prématuré voué au massacre). La faillite du gouvernement provisoire s'accompagne donc de la poussée de la démocratie populaire des soviets, qui serait donc éventuellement « *la révolution démocratique* » !

Ne quittons pas cette partie sans sa brillante conclusion : l'interview de Kérenski survivant en 1963, par M. Ferro lui-même, qui nous donne, enfin, la raison de la défaite de la « *révolution démocratique* » : la démagogie de Lénine. Voilà comment il a séduit et dupé les masses : en leur promettant « *La paix, et il y a eu la guerre civile [trois ans de défense de la Révolution contre les mercenaires guidés par les anciens généraux tsaristes dont certains ensuite de Kérenski, armés et financés par les impérialistes] ; la terre aux paysans et on leur a confisqué leur produits [en partie seulement, et pendant ladite guerre, pour nourrir l'armée de la révolution et sauver ainsi leur droit à la terre] ; plus encore de libertés et Lénine les a supprimées une à une [voir plus bas].* »

3/ « Octobre – Coup d'État ou Révolution ? » Cela s'ouvre par un tableau des positions des forces en présence en octobre, où M. Ferro nous montre le choix qu'avait la révolution devant elle, comme si en politique – surtout dans le cours d'une révolution –, le choix n'était pas celui du rapport de forces

entre les classes. Mais pour lui, ce n'est qu'une affaire de « principes », que voici : a) la droite des cadets voulait l'unité sociale [maintenue par quelque Kornilov sabrant la canaille qui la trouble] ; b) les mencheviks et les démocrates bourgeois : la conciliation des classes et l'arbitrage [mais comme la droite solidement armée contre ceux qui n'acceptent pas l'arbitrage au profit de la bourgeoisie, comme cela arriva dans la Révolution française] ; c) les bolcheviks : la lutte de classes [qui serait donc un principe et pas un constat de ce qui reste présent dans tous les systèmes jusqu'à ce jour].

Les trois options signifiaient :

■ En politique étrangère : a) la guerre jusqu'à la victoire [avec une armée déjà vaincue et qui ne voulait plus se battre] ; b) la paix sans annexions ni contributions [obtenue comment ? via la guerre défensive, commencée par une offensive ?] ; c) la paix immédiate [l'on sait comment les bolcheviks l'ont proposée, et à quel prix ils l'ont obtenue, à partir des mêmes principes de départ prêtés aux mencheviks & Cie].

■ Comme considération de la situation historique : a) la révolution est achevée [sauf que le peuple ne l'entendait pas de cette oreille] ; b) nous en sommes à la première phase de la révolution non achevée [le peuple l'entendait bien ainsi, mais pas comme les tenants de ce principe] ; c) la révolution n'est que commencée [la vraie seconde phase doit être la révolution prolétarienne].

■ D'où quel régime économique ? : a) le libéralisme [nous connaissons : le règne du Capital] ; b) le contrôle d'État [sur quel type de société ? libérale ? nous savons comment] ; c) les nationalisations [non ! la socialisation, comme le bolchevisme va la faire.]

■ Avec quel « mot d'ordre politique » ? [Il veut dire « quel programme » ?] : a) république parlementaire [quel type ? la Douma ?] ; b) assemblée constituante – démocratie révolutionnaire [sans lutte de classes ?] ; c) tout le pouvoir aux soviets [la seule démocratie révolutionnaire qui s'imposait et s'imposa].

■ Société de l'avenir : a) démocratie parlementaire [fin de l'histoire donc] ; b) socialisme démocratique [atteint comment ?] ; c) socialisme par la dictature du prolétariat [la dictature du prolétariat n'est pas un but, c'est la transition vers le communisme qui est le but.]

Dans tout cela, donc, pas de classes, pas de capitalisme, pas de caste militaire, pas d'ingérence des Alliés, etc. On voit que M. Ferro annonce le point de vue d'où il va répondre à la question qu'il pose. Mais il n'en a pas défini les termes. Qu'est-ce qu'un coup d'État ? Sa définition classique est : « *action de force pour renverser les pouvoirs publics menée par une fraction des gouvernants.* » Or le Parti bolchevik était hors du gouvernement, et si ce sont ses cadres qui ont dirigé le renversement du gouvernement provisoire, c'est en tant que membres du Comité militaire révolutionnaire du Soviet de Petrograd et du Soviet lui-même, et avec le soutien de tout le peuple et des soldats : nous avons bien là la définition d'une révolution. Et comment cela se passa-t-il ?

Des 66 pages de documents sur l'événement du 7 novembre, 35 sont tirées du superbe reportage de John Reed dans son livre *Dix jours qui ébranlèrent*

HISTOIRE

le monde, et elles confirment son caractère de révolution, et l'effondrement misérable du gouvernement Kérénski. C'est toutefois bien peu, car ce n'est pas une histoire et analyse de l'événement. Mais comme les nombreux documents de témoins confirmeraient tous le mouvement de masse de ce jour, de ceux qui le précèdent et de ceux qui le suivent, et confirmeraient leur caractère révolutionnaire, M. Ferro en a été réduit à y substituer ici, à titre d'exception, son apport personnel, accumulant les erreurs et les plus grossiers mensonges, en général d'origine stalinienne.

Ainsi d'un Trotski « *jusqu'à menchevik unitaire* », alors que, dès son retour en mai, ses positions coïncidaient totalement avec celles de Lénine, ce qui était d'autant plus naturel qu'il était depuis longtemps le théoricien de la « *révolution permanente* », c'est à dire du dépassement de la révolution bourgeoise en révolution prolétarienne, ce qu'effectua Octobre, et que si la fusion décidée en juillet de ses Interrayons avec le Parti bolchevik ne put se réaliser qu'au début septembre, c'est qu'il fut en prison du 23 juillet au 7 septembre tandis que Lénine devait se cacher en Finlande. Autre invention stalinienne, celle d'une rivalité entre Trotski et Lénine et de divergences entre eux, alors qu'ils agirent ensemble en une parfaite unité et fermeté en cette journée décisive, Zinoviev et Kamenev ayant dénoncé publiquement la décision de prise de pouvoir, et Staline y étant d'une si parfaite invisibilité qu'aucun témoin ne parla de lui.

Mais M. Ferro tient beaucoup à la diviser, cette journée, en petits événements chaotiques, sur lesquels Lénine (notons-le, encore incognito) de son seul fait glisse « *un petit coup d'État à la dérobée* » (sic). Et que ce soit ce « nez de Cléopâtre » qui a suffi à ce que la révolution s'étende avec la rapidité de l'éclair au travers de l'immense Russie et « ébranle le monde », cela doit s'expliquer parce que l'histoire n'est qu'une suite incohérente d'accidents pleins de bruits et de fureurs, ce qui nous ramène à la conception du temps des vieux moralistes et à leur nez de Cléopâtre, qui ce jour-là a été trop long ou trop court, bien pratique pour justifier ou condamner selon n'importe quelle idéologie. Ici, celle de la réaction !

Toutefois, pour renverser le sens de cette révolution, il a tout de même fallu à M. Ferro trouver en les 350 pages suivantes, sa condamnation dans les conditions où elle dut combattre sur un front de 8 000 km contre la plus formidable coalition jamais vue de forces de la réaction mondiale, montrer son utopie et la monstruosité de sa direction « absolutiste ».

Il exécute cela dans un salmigondis de textes sans contextes (ainsi des textes de Lénine de répression des socialistes-révolutionnaires sans que soit rappelé qu'ils étaient alors passés au terrorisme contre-révolutionnaire, avaient fait assassiner les dirigeants bolcheviks Volodarski et Ouriski, blessé gravement Lénine lui-même, et manqué de peu Trotski), de textes d'historiens donnés comme documents, d'un long morceau, sur la guerre de 1918-1921 tiré de l'histoire stalinienne de l'URSS, donnée comme « officielle » (il est vrai puisque trafiquée sous le contrôle de Staline, supprimant tous les noms propres, sauf ceux de Lénine et dudit Staline), et précédant son récit personnel par un

fragment de Trotski sur « *sa guerre civile* ». Passons sur la fondation de la III^e Internationale, cette preuve, pourtant, du fait qu'Octobre avait bien été une révolution, sur laquelle les documents de M. Ferro sont choisis pour indigner les petits bourgeois réactionnaires. Passons sur ceux de « *l'élimination des institutions démocratiques* » qui ne concernent, comme d'ailleurs le dit M. Ferro lui-même, que des « *mesures associées au communisme de guerre* », mais qu'il lie à la terreur, laquelle fut entièrement tournée contre les contre-révolutionnaires, et qu'il n'a pas documentée, puisqu'elle montrerait qu'elle a été la riposte défensive, tardive, à l'épouvantable terreur blanche.

In cauda venenum, le venin est dans la queue : « *les révoltes contre la subversion bolchevik* ». Tous les soulèvements contre-révolutionnaires qui s'opposèrent à la Révolution sont unifiés pour en arriver au clou final : la révolte de Cronstadt, preuve d'un soulèvement vraiment révolutionnaire contre la dictature bolchevik. Pour maintenir ce vieux et solide mythe, M. Ferro doit profiter du peu d'écho qu'a eu le livre de Paul Avrich, *La Tragédie de Cronstadt*, 1921, paru en français en 1975, et dont les documents extraits des grandes bibliothèques américaines ont mis à mal tous les arguments du mythe. D'abord en confirmant que les marins de Cronstadt de 1921 n'avaient plus rien à voir avec ceux de 1917, mais étaient pour les trois quarts des Ukrainiens (souvent ex-makhnovistes), et qu'aucun n'avait combattu.

Mais, surtout, ces documents nous ont, d'une part apporté la preuve que l'insurrection de Cronstadt avait été préparée à Paris par le Comité national russe, et d'autre part révélé comment l'écrivain de bord du *Petropavlosk*, l'Ukrainien Petritchenco, avait, avec un petit groupe d'autres marins ukrainiens et baltes, conduit de bout en bout, selon le plan du *Mémoire* de Paris, le passage de l'agitation de la flotte et de la garnison de Cronstadt à l'impasse de l'insurrection.

Quant au programme radical révolutionnaire et à l'antibolchevisme, mêlé d'antisémitisme de ce soulèvement, élaboré par le même groupe de Petritchenco, débordant les revendications initiales, revendicatives et antibureaucratiques, comme celles du moment sur le continent, ledit Petritchenco en expliqua la ruse, après la défaite, au général Wrangel, quand, après avoir laissé ses dupes s'entre-massacrer avec les forces de l'Armée rouge reprenant la citadelle et l'île, il était, avec toute la direction de l'insurrection, passé sur les glaces en Finlande.

Il lui expliqua qu'il n'avait pas pu faire autrement que d'élaborer un programme soviétique (mais de soviets de sans-partis, et surtout sans bolcheviks) pour commencer à entraîner des hommes qui n'étaient pas encore prêts à accepter l'aide des Blancs. C'était là inventer la pratique qui fut celle du fascisme et du nazisme : commencer par des mots d'ordre calqués sur ceux des révolutionnaires pour gagner et entraîner les ouvriers vers des objectifs réactionnaires. N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous voyons Marine Le Pen faire de nos jours ?

Ces documents justifient, et au-delà, les soupçons de Lénine, lequel avait bien compris le truc du « *bon soviétisme* » des meneurs des insurgés. Peut-on

HISTOIRE

douter de leur validité ? Non, puisque Paul Avrich, malgré eux, a continué à être un antibolchevik décidé, et que s'il a eu l'honnêteté de les publier, il s'est efforcé, contre toute évidence, de dissocier le Mémoire de préparation de l'insurrection des éléments biographiques de Petritchenco, de son rôle, et de la chronologie de ses liaisons avec les Blancs. Ajoutons que cet incontournable Paul Avrich, et toujours par les données fournies par Petritchenco lui-même, rectifie aussi l'affaire des morts de Cronstadt : après les 800 du groupe parti avec Petritchenco avant la fin des combats, 8 000 Cronstadiens réussirent à gagner la Finlande, qui furent, à la différence du premier groupe, incarcérés en camp.

Il y eut de leur côté 600 tués pendant la bataille, mais il y aurait eu 10 000 rouges tués sur 50 000 attaquants. Sur ce dernier chiffre, il se peut que Petritchenco se soit vanté, car le côté bolchevik n'en a pas mentionné autant. Mais il y en eut certainement plus que de Cronstadiens, les trois assauts (dont deux manqués) n'ayant fait que peu de victimes de leur côté, et beaucoup de celui des soviétiques, dont ceux qui périrent noyés dans la glace brisée par les canons de Cronstadt.

On en était là lorsqu'en 2007, un autre grand universitaire américain, Alexandre Rabinovitch, lui d'origine russe, mais lui aussi anticommuniste, et tout comme Paul Avrich chercheur de la plus grande intégrité, s'est saisi du problème. Et pour sa part c'est en Russie – profitant de l'ouverture (encore limitée) des archives du gouvernement de l'URSS et du PC(b) – qu'il est allé chercher des documents lui permettant de comprendre comment l'on était passé de ce qu'il reconnaissait comme une révolution, sous Lénine et Trotski, au régime de terreur stalinien.

Parmi ses découvertes, faites d'un œil critique sourcilieux (et parfois discutable), il est nécessairement tombé sur l'affaire de Cronstadt, à laquelle il a consacré tout un livre, *Kronstadt 1921*, mine d'informations qui confirment celles d'Avrich, mais y ajoutent beaucoup d'autres éléments allant dans le même sens, tels qu'à l'intérieur de l'île il y eut des affrontements « *entre les vieux matelots révolutionnaire et les nouvelles recrues qui venaient de la paysannerie et de la petite bourgeoisie* » et que les équipages de certains navires ont déclaré leur neutralité, dont, semble-t-il ceux des dragueurs de mines *Oural*, *Ofei* et *Pobeditel*, refusant d'obéir à leurs officiers passés à la rébellion, enfin que lors de la dernière attaque de la citadelle, « *les ouvriers déplacés par les rebelles libérèrent la ville avant même que les principales forces de l'Armée rouge y soient arrivées.* »

Ne pas tenir compte de tels apports qu'un savant historien comme M. Ferro ne peut ignorer, est injustifiable. Oui, mais le mythe de Cronstadt est indispensable à l'anticommunisme et à l'identification communisme/stalinisme, CQFD. Imitons donc M. Ferro : Est-il un historien ou un manipulateur de l'histoire au service de l'idéologie bourgeoise ? Le lecteur répondra.

P.S Devenir une autorité médiatique, tel M. Marc Ferro, semble autoriser à écrire sans le moindre travail n'importe quoi sur n'importe quel sujet. Ainsi

de son *Siècle de Luther et de Christophe Colomb* (Plon, 2008) qu'un de mes lecteurs communique au spécialiste de Colomb et de la découverte de l'Amérique que je suis, et où je trouve en moins de deux pages quasi toutes les vieilles âneries dont j'ai fait justice (certaines à la suite de Salvador de Madariaga), d'abord dans mes introductions à la traduction des œuvres de l'Amiral (éditions Maspero/La Découverte), et enfin dans mon *Christophe Colomb contre ses mythes* (Jérôme Millon), et il en rajoute de son cru. Le tout est appuyé sur une bibliographie où ne figure, entre les illustres qui y sont allés de leur incompétence pour le Cinquième Centenaire, qu'un seul historien du sujet, Jacques Heers, dont j'ai montré qu'il n'avait pas lu Colomb, sinon avec d'étranges lunettes. Si le reste du livre est écrit avec la même science, on voit à quoi doivent s'attendre les parents que la collection se promet d'aider « à aider leurs enfants ». Mais il est vrai que ladite collection est dirigée par Luc Ferry, ce qui doit suffire à en éloigner nombre des-dits parents.

